

Sélection italienne L'Italie en mineur

Denis Bélanger

Volume 9, numéro 2, décembre 1989, février 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, D. (1989). Sélection italienne : L'Italie en mineur. *Ciné-Bulles*, 9(2), 16-19.

L'Italie en mineur

par Denis Bélanger

L'Italie unifiée rêvée par Cavour et Garibaldi n'existe toujours pas. Ni sociologiquement, ni linguistiquement ; même géographiquement, le clivage entre le nord et le sud dénote tout le contraire d'une unification. Un semblant d'unité se crée, parfois, quand les couleurs de l'Italie se retrouvent sur le gazon du *calcio*, le sacro-saint football, face à un pays étranger, mais, règle générale, l'Italie demeure un pays tout aussi artificiel que le Canada ou la Belgique. Au cinéma, cette disparité, ce multiculturalisme, voire ce multiethnisme italien sont encore plus patents. Des western spaghetti de Terence Hill, le plus Américain des Vénitiens, aux fresques sublimes d'un Visconti, on voyage, dans le cinéma italien, entre le sublime et le médiocre, en passant par toutes les nuances.

Cette année, l'Italie présentait officiellement 12 films au Festival des films du monde (F.F.M.) ; un treizième film prévu, **Santa Sangre** d'Alexandro Jodorowsky, n'est pas arrivé à Montréal. À cette sélection, on peut ajouter un film français réalisé par un Italien, une coproduction France-Italie et un film britannique à sujet italien.

Le cinéma italien de 1989 est demeuré à la hauteur de son glorieux passé en présentant deux des rares films à avoir soulevé un certain enthousiasme chez les spectateurs du F.F.M. : **Nuovo Cinema Paradiso** de Giuseppe Tornatore et **Mery Per Sempre** de Marco Risi. Ce dernier a d'ailleurs mérité le grand prix spécial du jury, ex-æquo avec **Nocturne indien** d'Alain Corneau. Mis à part ces deux films, l'Italie a présenté une sélection plutôt terne avec quelques films intéressants. Les cinéastes italiens semblent cette année en manque d'inspiration thématique. Parmi les 14 films projetés, on peut dégager trois thèmes globaux : la famille, les classes sociales et le cinéma.

Cinéma, cinéma...

Le thème le plus anodin en apparence, celui du cinéma, en l'occurrence la vie glorieuse, l'agonie et la fermeture d'un cinéma de village, traité par un réalisateur chevronné et par un débutant, a donné la plus belle surprise et la plus grande déception du festival. Ettore Scola, qui a déjà su parler de cinéma avec une originalité et une émotion extraordinaires dans **Nous nous sommes tant aimés**, n'a pas su, avec **Splendor**, prendre ses distances face à son sujet et en parler avec humour. Il raconte donc, joliment certes mais platement, une anecdote sans originalité qui ne réussit jamais à intéresser le spectateur malgré la présence de Marcello Mastroianni et Marina Vlady qui font de la figuration, tandis que Massimo Troisi parle sans arrêt avec un accent dialectal à couper à la hache. Tout à l'opposé, Giuseppe Tornatore, qui réalise là son second long métrage, a réussi à raconter la même histoire de façon remarquable. Pourtant, **Nuovo Cinema Paradiso** aurait pu n'être qu'un film sentimental à l'excès, tourné de façon plutôt conventionnelle, si Tornatore n'avait eu l'humour d'exploiter le mélo à la façon des classiques du cinéma italien. Les projections du cinéma Paradiso nous permettent justement d'en voir des extraits. Il y a de tout dans ce film, de l'humour de potache aux bons sentiments en passant par la traditionnelle histoire d'amour entravée par les parents. On a l'impression, délicieuse, de feuilleter un catalogue de films anciens et on se laisse aller, avec jouissance, à la nostalgie guimauve la plus éhontée. La tête du petit garçon, Salvatore Cascio, qui fait craquer tout le monde, et l'immense présence de Philippe Noiret et Jacques Perrin comptent certainement pour beaucoup dans le charme que dégage le film. Une magnifique ode au cinéma.

La famiglia

La famille, le monde entier pourrait en convenir, représente l'un des thèmes les plus exploités du cinéma italien. Sans doute parce que la vie italienne peut difficilement se concevoir sans la famille. Le Britannique Jon Amiel a créé, dans **Queen of Hearts**, une famille d'immigrants italiens correspondant en tous points aux stéréotypes : *la mamma, il babbo, i bambini, la nonna, il nonno*. Amiel évite de donner dans la caricature grossière et démontre un grand respect, teinté de tendresse, pour les valeurs familiales italiennes ; néanmoins, son film aurait pu être tourné à Toronto aussi bien qu'à Melbourne ou Zurich et s'appeler « Les Italiens vus par... » Il faut quand même souligner que le jury a attribué une



Philippe Noiret et Salvatore Cascio dans **Nuovo Cinema Paradiso** de Giuseppe Tornatore

Sélection italienne

mention spéciale à Vittorio Duse pour son rôle de père raté, faible et sympathique.

Il Decimo Clandestino, téléfilm de Lina Wertmüller, commence avec la mort d'un père de famille dont l'agonie s'interrompt un moment, le temps que l'envahisse le désir de faire un dixième enfant à sa femme qui se retrouve veuve avec neuf enfants sur les bras. Aussitôt son mari enterré, Marcella quitte sa campagne et va ouvrir une petite épicerie à Bologne. Tout irait pour le mieux si la propriétaire de son appartement, jouée par Dominique Sanda, n'interdisait l'accès de l'immeuble aux enfants. Marcella fait quand même venir ses enfants. Dès l'aube, elle les fait sortir et ne les ramène à la maison que tard en soirée. Jusque-là, on nage en pleine imagerie familiale, renouvelée il est vrai par l'humour outrancier de Wertmüller. L'idylle familiale prend fin quand la propriétaire découvre les clandestins. On comprend tout de suite qu'elle ne peut supporter la présence d'enfants dans l'immeuble parce qu'elle s'efforce d'oublier son fils décédé encore enfant. La bourgeoise sans enfant et malheureuse versus la paysanne heureuse entourée de sa progéniture, bonjour les clichés. Pas tout à fait. Matin et soir, la propriétaire se met à surveiller les allées et venues des enfants. Touchantes images du visage douloureux de la Sanda qui les observe par un vasistas grillagé. Survient alors le dixième clandestin que la propriétaire est la seule à voir, le fantôme de son fils qui se mêle aux enfants de Marcella. Le film se termine sur cette note discordante qui résonne longtemps. Dans le monde selon Wertmüller, la famille, le symbole même du bonheur à l'italienne, peut s'avérer dangereuse et menacer la raison.

Dans **Compagni di Scuola** de Carlo Verdone et **Piccoli Equivoci** de Ricky Tognazzi, il s'agit d'un autre type de famille, celle qu'on s'est choisie à l'école ou au hasard de la vie, la famille des amis. **Compagni di Scuola** reprend le thème de **The Big Chill** et de **Onzième spéciale**, la réunion d'anciens confrères de classe pendant laquelle on fait un bilan de sa vie. Comme dans tous ses films, Verdone adopte le ton de la comédie légère mais n'apporte rien de neuf à un thème connu. Les scénaristes ont évité les pathétiques scènes de déballage de problèmes ; Verdone montre avec un certain cynisme des vies ratées qu'il se garde bien d'expliquer. Si le film perd en profondeur, il gagne en légèreté ; un film qu'on oublie vite.

Pour son premier long métrage, Ricky Tognazzi a choisi d'adapter une pièce de Claudio Bigagli, **Pic-**



Piera degli Esposti dans *Il Decimo Clandestino* de Lina Wertmüller

coli Equivoci. Tourné dans un décor unique, un appartement romain très cossu, le film se veut le portrait de la génération des 30 ans. Cinq jeunes acteurs et un technicien de théâtre y circulent en coup de vent, se livrant à un marivaudage exhibitionniste et à un bavardage narcissique qui sentent le théâtre à plein nez. Dans cette famille artificielle, créée autour d'un métier commun, on parle, on crie, on joue, et surtout, on ment beaucoup. Comme dans une véritable famille. Ce film, tourné efficacement mais sans génie, ne prouve pas encore que le fils d'Ugo Tognazzi a l'étoffe d'un cinéaste.

Il est intéressant de voir que **Compagni di Scuola** et **Piccoli Equivoci**, présentent une vision actuelle et typiquement citadine de la famille et sont joués par des acteurs parlant avec l'accent de Rome. Quant à Francesca Comencini, la fille de Luigi, c'est en français qu'elle a tourné son second long métrage, une coproduction France/Italie. Racontant une histoire d'amour improbable entre une romancière célèbre et un gigolo, **la Lumière du lac** prouve que Francesca Comencini a peu à dire et ne sait pas diriger des acteurs. Nicole Garcia montre qu'elle a vieilli et Wadeck Stanczak qu'il a grossi. Ils n'ont rien d'autre à faire que poser dans des attitudes qu'on veut poétiquement modernes. On croirait assister à la mise en images des fantasmes très sages d'une adolescente nourrie de romans Harlequin. Tout y est totalement désincarné et d'un ennui profond. Les familles qu'on y voit ne sont jamais crédibles, ni les amis ni les parents ne semblent éprouver quoique ce soit les uns envers les autres.

Des bourgeois si petits

Le cinéma italien a beaucoup exploité le thème des rapports entre bourgeois et prolétaires, tantôt par la comédie, tantôt par le drame social. Franco Brusati, qui avait réalisé le magnifique **Pain et chocolat**, a choisi d'exploiter la veine comique dans **Lo Zio Indegno**. Deux monuments, Vittorio Gassman et Giancarlo Giannini y incarnent deux mondes différents : le poète sans le sou et le *self-made man* heureux de sa réussite. L'idée aurait pu donner un film intéressant si Brusati n'avait décidé de donner dans le grand guignol. Au lieu d'une confrontation de deux mondes, on a droit, pendant 105 minutes, au cabotinage à grande échelle de Vittorio Gassman. Il est affligeant que le F.F.M. et son jury aient décidé de rendre hommage à Vittorio Gassman pour sa « contribution artistique au cinéma ». Ils sont hélas dix ans en retard. Gassman est un grand acteur, mais ce n'est pas dans ce film indigne du talent de Brusati qu'il le prouve.

Sur le même thème, et sur un ton comique, Carlo Cotti a réalisé en France **Bille en tête** d'après le roman d'Alexandre Jardin. Le héros, Virgile, est un lycéen de 16 ans flanqué d'un père pompeux et bourgeois à en crever et d'une grand-mère aussi farfelue que lui. La vieille dame ira même jusqu'à encourager l'idylle de Virgile avec Clara, une femme de 30 ans. La présence de Danielle Darrieux, le charisme de Thomas Langmann (qui est le fils du réalisateur Claude Berri) et un scénario bien ficelé donnent au film un côté vigoureux et sympathique qui emporte l'adhésion des spectateurs à condition de faire abstraction du miel distillé à profusion. Cotti s'est permis un énorme clin d'oeil dont il est manifestement très fier : devant la pierre appelée « la bouche de la vérité », il a repris une scène de **Vacances romaines** de William Wyler. Somme toute, le film de Cotti a les défauts de ses qualités ; on s'amuse de l'histoire d'amour entre Clara et Virgile, mais on n'y croit pas une seconde.

Deuxième grande séance de cabotinage, **Il Piccolo Diavolo** de et avec Roberto Benigni qui joue ici sur l'opposition prêtre-diable. Benigni aurait tout avantage à revoir la série des **Don Camillo**. Dans cette comédie burlesque, un prêtre exorcise une femme possédée du démon. L'exorcisme réussit mais, grande nouveauté, le diable se matérialise. Un Walter Matthau à la grimace de moins en moins drôle joue le prêtre alors que Roberto Benigni se fait plaisir en incarnant le petit diable. À moitié nu dans un manteau de fourrure, il gesticule, grimace, court, sautille

partout et parle de cul comme le faisaient nos grands-pères en ricanant. On a l'impression de voir l'imitation d'un sketch d'Olivier Guimond dans ses pires jours. Désolant de complaisance.

Le téléfilm **Gioco di Società** de Nanni Loy présente, noyés dans une musique aussi omniprésente que laide, un bourgeois et une bourgeoise de Massina qui trompent leur ennui en se trompant. Le mari engage un tueur pour le débarrasser de sa femme. Celle-ci offre au tueur une somme plus importante pour tuer son mari. Le mercenaire se trompe de cible, assassine quelqu'un d'autre et se fait prendre. Conclusion du mari à sa femme : « Tu as épargné une belle somme. » On baigne dans l'ennui du début à la fin. Même Lina Sastri, pourtant très belle et très bonne dans **Piccoli Equivoci**, semble avoir hâte que se termine ce jeu de société bâti sur le néant. Le même vide sidéral caractérise le téléfilm de Mario Monicelli, **La Moglie Ingenua e il Marito Malato**, traduit en anglais par **Infidelity Italian Style**, ce qui résume bien le film. Monicelli exploite la grande phobie du mâle italien : que sa femme lui mette des cornes, c'est-à-dire qu'on le fasse cocu, *cornuto*. Le réalisateur prend l'expression au pied de la lettre et fait pousser de superbes cornes à tous les conjoints trompés. L'exemple parfait du film qui ne devrait jamais aller dans un festival et qu'il vaut mieux oublier au plus vite.

La classe ouvrière vit en enfer

Trois autres films abordent ce thème mais par le biais de la description d'une classe, d'un milieu. Dans ces trois oeuvres, **Disamistade** du Sarde Gianfranco Cabiddu, **Mery Per Sempre**, tourné à Palerme par le Milanais Marco Risi, et **Maicol**, fait à Milan par le Vénitien Marco Brenta, le nord et le sud se retrouvent parents dans la difficulté de vivre. Des gens luttent pour échapper à l'emprise d'un milieu, pour résister à un destin tracé dès la naissance. Ce sont les trois films les plus durs et les moins réjouissants de la sélection italienne, mais de loin les plus intéressants avec, bien sûr, **Nuovo Cinema Paradiso**.

Cabiddu a situé l'action de son premier long métrage pendant les années 50, dans un village perdu de Sardaigne. Fils d'un paysan qui méprise les livres (on pense à **Padre Padrone** des Taviani), Sebastiano ira au collège grâce à sa mère qui veut le sortir de la médiocrité ambiante. Mais voilà que le père est assassiné ; tout le monde attend donc que Sebastiano revienne au village pour la *vendetta*, mais il se



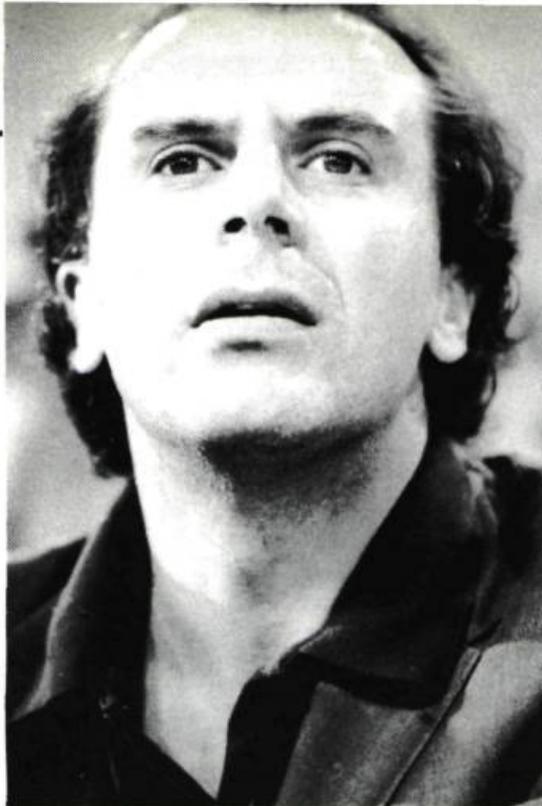
Alessandro di Sanzo, acteur dans **Mery Per Sempre** de Marco Risi (Photo : Michel Villeneuve)

Sélection italienne

réfugie dans la montagne où il vit pendant des années. Une partie de son rêve le quitte, mais il continue de refuser, totalement, la violence sanguinaire que tout le village semble considérer comme normale, il refuse de tirer sur les brigands qui lui volent son troupeau. Obligé de revenir au village pour faire vivre sa vieille mère, il joint finalement, parce qu'il n'a pas le choix, une bande de voleurs dont le chef, Borone, en vient à craindre que Sebastiano ne sape son autorité. Il le dénonce à la police et va même, pour se débarrasser de lui, jusqu'à attaquer la mère de Sebastiano. Ce dernier abandonne alors tous ses espoirs de vie normale et se venge dans un effroyable bain de sang. Arrêté et traîné devant le juge, pour sa défense, il affirme simplement : « je ne suis pas coupable ». Il n'est coupable, en effet, que de n'avoir pas réussi à fuir ce village maudit où tout homme doit subir un baptême de sang. **Disamistade** est filmé avec un lyrisme parfois trop léché qui occulte le propos. Cependant, le réalisateur sait créer des images éloquentes sur la force paralysante des traditions et des habitudes d'un milieu, d'une classe sociale. Cabiddu a quelque chose à dire et semble posséder le talent pour bien le faire.

Maicol de Mario Brenta se situe tout à l'opposé, en apparence, du film sarde. Tourné dans la banlieue grise et triste de Milan, **Maicol** présente Anita, une jeune femme qui élève seule son fils de 5 ans, Maicol (prononciation italienne de Michael). Dès le départ, on est très loin des images d'Epinal de la Sainte Famille : la mère est tout à fait banale, ni belle ni attirante, et, surtout, d'une tristesse épouvantable tandis que le petit garçon louche, ce qui n'arrange guère son visage complètement fermé. La mère et l'enfant respirent la grisaille d'une petite vie sans argent partagée entre la manufacture, le supermarché, le métro et l'appartement aux meubles laids. Entre Anita et Maicol les mots sont rares et la tendresse inexistante. L'anecdote a peu d'importance tant est puissant ce portrait d'une Italie banlieusarde dont les valeurs sont en déroute. Il est intéressant de savoir qu'une femme, Angela Cervi, a signé le scénario du film le plus intéressant de la sélection italienne pour son regard impitoyable et sans complaisance. L'Italie sans beauté qu'on voit dans **Maicol** rappelle la Grèce pluvieuse d'Angelopoulos.

Marco Risi présente un autre visage de la pauvreté dans **Mery Per Sempre**. On y suit un professeur qui accepte un poste dans une prison pour mineurs à Palerme. Comme lui, on est d'abord choqué par la



Marco Risi (Photo : Michel Villeneuve)

violence des adolescents. Cependant, on découvre peu à peu qu'ils sont des criminels parce qu'ils n'ont pas le choix. Ils sont plongés dans une misère morale et physique par l'impuissance ou l'insouciance des autorités d'une part, et par l'omniprésence de la mafia d'autre part. S'il ne commet pas l'erreur de l'excuser, Risi fait comprendre que la cruauté des jeunes n'est qu'un réflexe de survie. Malgré un certain manichéisme et un optimisme final par trop improbable, **Mery Per Sempre** vaut le déplacement, surtout pour le portrait des délinquants, ces *ragazzi di vita* palermitains joués par des acteurs non professionnels, des garçons des rues de Palerme qui ont eux-mêmes vécu les situations du film. Les Italiens possèdent un don prodigieux pour jouer leur propre vie devant la caméra. Grand succès à Palerme depuis sa sortie, **Mery Per Sempre**, qui renoue avec le néo-réalisme, le courant le plus riche du cinéma italien, ramène au cinéma un public qui boude normalement le cinéma bourgeois venu du nord.

L'Italie présentait donc cette année un éventail plus large qu'intéressant, tout à fait à l'image du F.F.M. Des 14 films, quatre seulement me semblent dignes de figurer au programme d'un festival qui se respecte et respecte son public, dans sa langue comme dans ses goûts. Au lieu d'un fourre-tout proprement indigeste où le médiocre l'emporte sur le bon ou le mauvais, la direction du F.F.M. devrait songer à établir des critères et à effectuer une véritable sélection qui donnerait peut-être enfin une personnalité à cette manifestation. Qui trop embrasse mal étire et nous lasse. ■